

DE 1937 À 1945

PROVISORAT DE M. GROUSSET.

1937. Des activités parascolaires au Lycée.

La nouveauté de l'année 1937-1938 est l'officialisation des activités parascolaires dans le cadre du lycée. Certes, suivant la tradition héritée du moyen âge, on faisait parfois du théâtre, de la musique avec un orchestre ou une fanfare, et différentes autres activités, selon les initiatives des professeurs et les moyens accordés par l'administration. En 1937, ces activités deviennent en quelque sorte obligatoires et sont intégrées dans le cursus des études. Mais le Ministère oublia tout simplement de prévoir leur financement. Le Proviseur se tourna alors vers l'Amicale des anciens élèves pour obtenir quelques crédits.

Nous retiendrons d'abord les explications qu'il donna au Comité dans la séance du 17 décembre 1937¹ : *de récentes instructions ministérielles prescrivent que les cours du lycée chômeront une demi-journée par semaine et que cette demi-journée de loisirs ne sera pas laissée à la libre disposition des élèves, mais devra être réservée à diverses manifestations récréatives et instructives, surveillées et dirigées par le personnel du lycée, telles que : séances musicales ou théâtrales, excursions, visites de musées ou de monuments historiques, visites d'établissements industriels et agricoles, etc.*

On remarquera que dans cette formulation, ces activités sont qualifiées de *loisirs*, et si on envisage qu'elles puissent être *instructives* c'est en adjonction de *récréatives*. D'ailleurs, ce n'est pas du travail scolaire, puisqu'on dit que *les cours du lycée chômeront, une demi-journée par semaine*. Nul ne semblait concevoir que ce type d'activité puisse être aussi formateur que le latin, le grec ou les mathématiques.

La mesure ministérielle semble également mal pensée. Si cette demi-journée est la même pour toutes les classes d'un lycée, quel casse-tête pour organiser pour tous les élèves à la fois, toutes ces activités diverses ! Quelle que soit la demi-journée choisie dans la semaine, comment imaginer que l'on puisse trouver suffisamment de lieux différents, pour y « ventiler » tous les élèves, et suffisamment de personnel, pour les encadrer. Mais la question financière est primordiale. En effet, comme l'explique le Proviseur : *pour couvrir les frais qu'entraînera l'exécution de ce programme, le lycée ne dispose d'aucun crédit et M. le Proviseur demande que l'Association accorde à cette organisation des loisirs non seulement son appui moral, mais son aide pécuniaire sous forme de subvention.*

Évidemment le Comité avait vu quelles difficultés allait provoquer l'application de cette directive : *la nouvelle organisation des loisirs pourrait, dans son principe et dans ses modalités d'application, appeler certaines réserves, mais les formuler serait sortir des attributions du Comité.*

Bien entendu l'Amicale ne pouvait qu'aider le lycée : *puisque cette organisation a été voulue par l'Autorité supérieure, le Comité, désireux d'en faciliter la mise en application et de donner une nouvelle preuve de sollicitude à ses jeunes camarades, décide à l'unanimité, d'allouer une subvention de mille francs.*

Ses membres s'impliquaient même dans cette application : *En outre il est entendu que les membres du Comité, chacun dans sa sphère, facilitera le programme de conférences et d'excursions qui sera élaboré. C'est ainsi que le Docteur Subert guidera volontiers dans la visite des vieux monuments de Nevers et qu'il sera demandé à Naudin de leur montrer et de leur expliquer ce qu'est l'élevage nivernais.*

Vaille que vaille, cette réforme fut mise en œuvre et le Proviseur, M. Grousset, fit une sorte de bilan de la première année, pour les anciens élèves, lors de leur déjeuner amical du 20 novembre 1938. Évidemment, il soulignait d'abord, l'erreur d'expression commise par le Ministère en présentant ces activités comme des « loisirs »². *Plus exigeant que vous ne l'étiez, le*

¹ Registre Amicale, Comité du 17 décembre 1937.

² BL Amicale 1939, p. 49 et 50. Compte rendu du secrétaire.

lycéen d'aujourd'hui a reçu le droit officiel non pas seulement de manger et de travailler, mais aussi de se distraire. « Panem et circenses ». Circenses, ce sont les « loisirs dirigés » qu'on cherche à baptiser maintenant « activités dirigées ». Le mot avait été bien mal choisi et c'est lui le grand coupable dans le débat enflammé qui s'est livré autour des loisirs. Il s'agit bien de loisirs, dit-on, qu'on nous parle donc de travail ! Et nous disons nous aussi : « Travail d'abord pour les petits comme pour les grands ».

Ce passage traduit effectivement la polémique qui s'était élevée sur le principe même de la réforme ministérielle. Sa présentation était d'une formulation maladroite, mais en fait, les objecteurs y voyaient surtout une autre forme de la remise en question de la valeur des études traditionnelles comme seule source de formation des esprits des enfants et jeunes gens.

Derrière tous ces débats, il y a deux idées-forces. La limitation du champ du savoir indispensable que les uns voudraient restreindre aux « humanités » et que d'autres accepteraient d'étendre aux sciences, mais sans aller plus loin et surtout pas en y incluant les formes d'art et d'expression personnelles ou la connaissance directe du monde contemporain. L'autre idée-force est plus morale, elle est reliée à un vieux fond janséniste et affirme que rien n'est valable sinon le travail, l'effort, lié à la peine et à l'absence de plaisir. D'où les réactions hostiles, aujourd'hui encore contre toute pédagogie qui fait appel à la motivation et à la participation de l'élève grâce à des méthodes génératrices de plaisir pour lui. Même le « plaisir d'apprendre » paraît suspect d'hédonisme.

En 1939, devant les anciens élèves, il s'agissait pour M. Grousset de justifier la mise en place de cette réforme (et la subvention votée par leur Comité) en montrant son intérêt : *Mais une question. Vous qui avez vécu vos austères années de lycée bien avant cette réforme, ne vous est-il point arrivé d'être conduits en groupe dans une usine, dans un musée, dans une église de style ? Si oui, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, vous avez, sans le savoir et avant la lettre, fait des loisirs dirigés.*

Grâce aux loisirs dirigés, nos élèves ont pu l'année dernière visiter nos musées nivernais, le petit musée de la rue Gresset comme le grand musée municipal ; avec M. Biver ils ont fouillé les archives départementales ; ils ont vu en plein travail la faïencerie de la Porte du Croux ; certains ont écouté de la bouche d'un camarade plus âgé le récit d'un voyage accompli en Allemagne ou en Angleterre ; d'autres, à moins que ce ne soit les mêmes, ont fabriqué des modèles réduits d'avions. Avec le concours d'un amplificateur et d'une discothèque déjà riche de plus de cent disques, Me Sainson a entraîné à sa suite une troupe fidèle dans le domaine enchanté de la musique. D'autres ont monté sur les planches et ont donné à un jeune public trois représentations, soit dans la salle de dessin, soit dans la cour du Petit Lycée.

Cette année, le programme va être repris et élargi ...

Ces activités dirigées, que M. Grousset continue à nommer : *loisirs*, sont aussi variées que les possibilités locales et le budget alloué le permettaient. Quel type d'appareil appelle-t-il un amplificateur ? À cette époque, il ne pouvait s'agir que de disques « 78 tours » et sans doute d'un tourne-disque à manivelle. Le théâtre, comme on l'a vu est une activité très traditionnelle qui remonte dans les collèges, au XIV^e siècle.

Le discours de M. Fournier.

Pour la distribution des Prix du 13 juillet 1938, M. Fournier, professeur agrégé de cinquième, avait fait le discours d'usage sur le thème de *La Tradition*. Il commença par ironiser sur la tradition universitaire en partant des toges que portaient tous les fonctionnaires du Lycée. *Que cette cérémonie soit le triomphe de la « tradition », je n'en veux pour preuve que ces costumes. Non ce n'est pas le Carnaval ! Non, nous ne préparons pas une répétition du « Malade imaginaire » ! Mais nous avons revêtu les costumes d'apparat de l'Université, ces élégantes toques et ces chausses amarantes ou orange rehaussées d'hermine, ou de lapin ! Symbole de nos spécialités et de nos grades ...* Ce qui nous rappelle que cet usage perdura jusqu'à la guerre. Ensuite, seuls les chefs d'établissement et le professeur chargé du discours d'usage revêtaient la robe magistrale. Il a beau jeu de dauber sur *l'inconfort du costume* et ne veut y voir que *la trace d'un âge où l'habit faisait le moine, le médecin ou le professeur.*

L'antithèse de son propos sur le respect de la tradition est la recherche du progrès et il la développe en prenant comme exemple les activités dirigées qui venaient d'être officialisées. Si

elle respecte le passé, l'Université sait aussi innover, comme elle le montre en aménageant assez souvent les programmes dans le louable désir de mieux préparer ses élèves à la vie moderne et comme elle l'a prouvé tout particulièrement cette année en organisant les « Loisirs Dirigés ». Il emploie donc toujours l'appellation première. Il explique les principales activités pratiquées par les élèves au cours de l'année : collections minérales et végétales, modèles réduits d'aviation, reliure, scoutisme et mise en scène de théâtre. Ceci complète un peu la liste développée par le Proviseur. Il ne se lance pas dans la polémique pour ou contre cette innovation et se contente de la justifier en une phrase. Ils complètent un enseignement qui, du point de vue même des élèves, a tout intérêt à se faire concret, et ils cherchent à le rendre plus attrayant et plus humain, je veux dire plus proche de la vie.

Ses variations sur le thème : respect de la tradition et innovation sont très classiques, mais il insiste beaucoup sur deux caractéristiques, qui lui paraissent essentielles, dans la tradition française, c'est le désintéressement (le dévouement pour des causes altruistes au risque de passer pour une « poire ») et le sens missionnaire de l'amour et de la liberté, au sujet duquel il cite Jean Giraudoux (*L'Impromptu de Paris*). *La destinée de la France est d'être l'embêteuse du monde ! Elle est la justice, mais dans la mesure où la justice consiste à empêcher d'avoir raison ceux qui ont raison trop longtemps.*

Il faut noter que ce palmarès innovait par rapport aux précédents en donnant en tête de la liste des prix de chaque classe, la liste complète des professeurs de la classe. Autre remarque, aucune fille ne figure sur ce palmarès, le Collège Municipal devait avoir eu suffisamment d'élèves, cette année-là pour créer toutes les sections nécessaires. Par contre elles reparaitront en 1939.

1938. Les travaux de modernisation du lycée.

Nous avons évoqué ci-dessus le discours du Proviseur, M. Grousset, au déjeuner amical du 20 novembre 1938. Dans ce discours, il fait aussi le point sur les travaux qui ont été réalisés au lycée en vue de moderniser ses locaux. Il fait, par la même occasion, une évocation de l'ensemble des bâtiments.

Ceux d'entre vous qui n'ont pas eu ou n'ont plus de fils en cours d'étude, connaissent-ils maintenant leur lycée autrement que par le coup d'œil rapide et parfois inquiet qu'ils jettent au passage sur son horloge complaisante ? Que ceux-là ne se laissent pas intimider par le vestibule cossu, aux carreaux bigarrés, qu'ils n'ont sans doute pas connu, mais qu'ils répondent à l'appel du vieux bâtiment de la chapelle qui leur est familier, malgré les injures du temps ; ils constateront une métamorphose qui s'est accomplie en dix ans et dont le mérite remonte à mes prédécesseurs, le regretté M. Veigneau et M. Schuler : un réfectoire lumineux et gai, des dortoirs propres comme des nurseries, des classes rationnellement équipées. Ça aurait été pour moi, manquer aux sentiments de reconnaissance que j'éprouve à votre égard que de ne point poursuivre l'œuvre d'amélioration si heureusement entreprise. Rassurez-vous ; je n'ai point l'intention de dénombrier les lits et matelas neufs mis en service, ou de mesurer des décamètres de linoléum posés sur les parquets, mais je suis heureux de vous faire connaître que j'ai eu la bonne fortune de pouvoir, en une seule année, mener à bien trois travaux de quelque importance ; la réfection partielle accompagnée de la révision complète de la canalisation électrique donnant désormais la possibilité de distribuer partout et sans restriction, une lumière généreuse ; l'installation (tant pis si j'encours le blâme des spartiates) de l'eau courante chaude et froide dans la salle de propreté des plus petits élèves, de ceux qu'il convient d'habituer à ne point avoir peur de l'eau ; enfin l'aménagement d'une salle de douches moderne, nette, esthétique ...

Il a donc fallu attendre 1938 pour que l'eau courante chaude et froide fût installée dans un seul dortoir, celui des petits. Ceci apparaissait-il encore comme un luxe inutile ? On peut le croire car le Proviseur semble supposer une telle critique et la rejette en traitant de *spartiates* ceux qui le blâmeraient. Remarquons encore qu'une (seule) salle de douches « moderne » est enfin mise à la disposition des internes. Quels progrès depuis l'époque de Duhamel, pour ne pas remonter plus loin.

1938 - Charles Magne.

Le parcours de cet ancien élève qui avait obtenu son Bac en 1938 (Mathématiques, mention *Assez Bien*) est significatif de la promotion sociale des enfants d'instituteurs. Il apparaît sur les Palmarès du Lycée en 1933 en 5^e avec le prix d'excellence et 7 nominations. Il gardera le prix d'excellence jusqu'en 1^e, toujours dans la section B. Dans la classe de Mathématiques, il obtient les félicitations du Conseil de Discipline, le Prix du Tableau d'Honneur, les prix de Physique Chimie et de Philosophie, le Prix spécial *Louis Gautherot*. (*Attribué à l'élève de la classe de mathématiques ou de Philosophie, ayant obtenu le plus de points pour les compositions d'histoire et de géographie de l'année scolaire*). Et surtout le très recherché *Prix de l'Association des Anciens Élèves (Prix et médaille d'Or)*.

³ Né en 1919 à Moulins-Engilbert dans une famille comptant de nombreux instituteurs, il fréquente les écoles primaires du Morvan et de la Nièvre où exerçaient ses parents, puis effectue de brillantes études au Lycée de Nevers. Lorsqu'il "monte" à Paris pour préparer l'École des Travaux Publics, c'est la guerre. D'abord mobilisé en France, il s'installe en 1942 à Saint-Étienne, travaillant aux Ponts et Chaussées. Reçu aux examens d'ingénieur des Travaux Publics, Métropole et Colonies, il opte pour les Colonies et en 1944 est envoyé au Cameroun.

Revenu en France, il entre à l'Electricité de France, branche Équipement. Sa carrière se déroule alors dans la partie barrages : Bort-les-Orgues, L'Argentière-la-Bessée, Serre-Ponçon, Marckolsheim.

Il avait en outre pour son travail, effectué deux séjours en Amérique et en Thaïlande. C'est à Digne-les-Bains, où il avait pris sa retraite en 1974, qu'il s'est éteint en juin 1991.

Très éclectique, il était passionné de photo, d'aviation (il possédait le brevet de pilote) et plus encore par les langues : il avait préparé une licence d'anglais par le télé-enseignement pendant ses chantiers d'Alsace et y consacrait ses dimanches.

1938 - Le CALN. Club Athlétique du Lycée de Nevers.

Pierre Guimiot a retrouvé dans ses archives une photo du CALN datée de 1938.

On reconnaît facilement l'allure décidée du « père » Denti avec son long manteau. Pierre Guimiot a pu identifier quelques camarades. Selon lui, il s'agirait de : (de gauche à droite)

Derrière : Coayrehourcq, Vilain Raymond, Matz, Bourachot, Lepère, Tirman.

Devant : Bruandet (?), Guimiot Pierre, Trotier, Rivière, (?°)

Nous avons retrouvé quelques informations grâce aux palmarès, sur certains d'entre eux.

Bourachot René, de La Machine était en 6^e en 1930-31. Il a été reçu au Bacc.1^e partie en 1937. Admissible en Philo en 1938 et reçu en 1939.

Jean Tirman de Nolay (Côte d'Or) était en 6^e, en 1931-32 en même temps que Pierre Coayrehourcq de Konakri (Sénégal) et Lepère Louis de Moulins-Engilbert. (Il y avait dans cette classe un autre Coayrehourcq René).

Le nom de Raymond Vilain paraît en 1932-33 en 6^e A2B avec le prix d'excellence. Dans sa classe se trouvait Lepère, Louis, de Moulins-Engilbert qui devait donc être redoublant.

Matz Georges d'Ouroux apparaît sur le palmarès de l'année 1934-35 en 4^e (condisciple de R. Vilain)

Guimiot Pierre, d'Azy-le-Vif paraît en classe de 1^e en 1936-37 où il est le condisciple de Tirman et de Bourachot

René Trotier était en 1^e, en 1937-38. (À partir de ce palmarès, le lieu de naissance des élèves nommés n'est plus mentionné). Il était en classe de Philosophie l'année suivante, bien que son nom ne figurât pas sur la liste des reçus au Bacc. 1^e partie, sessions de juillet-octobre 1938.

Il y avait un Bruandet Maurice en classe de 4^e en 1938-39 et en 3^e l'année suivante. Il était donc plus jeune que tous les autres. Mais tous les noms des élèves ne figurent pas sur les palmarès et le nom de Bruandet est courant dans la région.

Jean Tirman a été reçu au Bacc. 1^e partie en 1938 en même temps que Raymond Vilain, Pierre Guimiot et Georges Matz et en 2^e partie en 1939 en même temps que René Bourachot, Raymond Vilain, René Trotter et Pierre Guimiot sur les Palmarès de 1937-38 et 1938-39.

Récréations et études des petits vers 1938

Marino Carnevale (1944) évoque⁴ ses souvenirs des petites classes, notamment la 6^e A2 en 1937-1938 à propos d'une photo retrouvée d'une partie de « chiques » dans la petite cour du Lycée. *Au premier plan : Roulot Jean et Lacour René, à genoux, faisant une partie de « chiques » ; derrière eux debout, Léger Robert, Creismas Christian, Monsieur Renault (Maître d'internat), Ducourtial Maurice et Bordeaux Pierre. Au troisième plan, sur les marches de l'escalier, en pied, un surveillant dont j'ai oublié le nom et, lui faisant pendant, à droite de la tête de M. Renault, probablement Ledoux Christian. En ce temps-là, même à l'internat, nous avions coutume de nous appeler par nos noms de famille. Pourtant Bordeaux, chacun savait que c'était Pierre, il fallait bien le différencier de son frère André également pensionnaire mais dans une classe supérieure.*

Sans doute était-ce au printemps, vu l'habillement. Mais n'accordons pas trop d'importance au cache-nez que Pierre Bordeaux arbore sur sa blouse noire, les deux extrémités prises dans sa ceinture. Je crois bien qu'il ne s'en séparait jamais avant le beau temps. Lacour portait aussi une blouse noire alors que la majorité d'entre nous revêtaient la blouse grise.

Qu'est devenu M. Arnault ? Je me souviens d'un homme d'une tolérance et d'une gentillesse rares, toujours prêt à se plonger dans les arcanes dont foisonnaient les préparations et devoirs des petits esseulés que nous étions.

Je me souviens aussi qu'un soir, l'un d'entre nous se rendit à son bureau, implorant de l'aide dans une épreuve insurmontable : il lui fallait traduire « John is a naughty boy ». Chaque fois que je me remémore la scène, un fou rire intérieur m'envahit – un fou rire qui a un arrière-goût doux-amer.

M. Renault, avec sa disponibilité coutumière, après avoir tiré de notre camarade la quintessence de sa science (John=Jean ; is=est ; boy=garçon) attaqua enfin le mot piège naughty. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? M. Renault lui-même, qui dans notre esprit était, bien entendu, omniscient, trébuchait, hésitait, bref cherchait. Ne savait-il pas lui-même ou bien était-ce du cinéma ? Marmonnant à voix basse, il relisait tenants et aboutissants, en long, en large, en travers, puis avec un grand sourire, il explosa : « mais bien sûr ! Jean est un marin ! C'est évident ! »

Imaginez la joie du potache devant la vérité enfin révélée. Pourtant l'élément marin ne paraissait pas évident dans le contexte. Il fallait absolument une preuve complémentaire et M. Renault en était parfaitement conscient, et de concert avec l'élève, il se plongea derechef dans le texte.

Soudain il asséna l'argument définitif devant lequel toute argutie n'est que produit et signe de mauvaise foi : « Tu vois bien il canote ». Quelques lignes plus bas en effet, une phrase commençait par la formule « he cannot » qui prouve bien à quel point est illogique une langue qui envoie se promener bras dessus bras dessous, le verbe et sa négation !. Je n'ai jamais su si notre surveillant avait « séché » ou s'il l'avait fait exprès.

Marino Carnevale a retrouvé M. Renault en 1945 à Strasbourg au cours d'un voyage de « transit » militaire. Il portait l'uniforme de lieutenant des formations aériennes. Il boitait, il avait eu un terrible accident à bord d'une jeep, en Allemagne et seuls les soins sophistiqués d'un hôpital américain lui avaient sauvé la vie.

1932-1938 Maurice Savin, professeur de philosophie.

Un élève de la classe de Philosophie de 1935-1936, **Henri Pannetier**, de Prémery, qui avait d'ailleurs obtenu le Prix d'Excellence, se souvenait⁵ en 1979 de son professeur de philosophie, Maurice Savin qui venait de décéder. Ses souvenirs donnent une idée à la fois du contenu pédagogique de l'enseignement de ce professeur et de son influence sur la formation et le destin de son élève.

Maurice Savin a enseigné au Lycée de Nevers, comme professeur de philosophie, de 1932 à 1938. En 1938-39 il est remplacé par un professeur-adjoint M. Michelfelder.

⁴ BL Amicale 2 / 86.

⁵ BL Amicale 2 / 1979.

En octobre 1935, à priori, nous n'étions pas très enthousiastes. « Neuf heures de philo par semaine, qu'est-ce qu'on va s'emm ... » pensions-nous et disions-nous sans points de suspension !.

Et puis Maurice Savin arriva avec sa curieuse silhouette, son immense front, ses énormes lunettes, son éternelle Lavallière à pois blancs. Il parla, et ce fut une révélation, un étonnement, selon une expression qu'il affectionnait et qu'il faut entendre au sens classique du mot, un enchantement. C'est qu'il avait une façon très particulière d'enseigner la philosophie.

Pas de discussions arides ni de raisonnements rébarbatifs, mais une suite de merveilleuses histoires toutes chargées de symboles. – Qui ne se souvient des dialogues de Socrate en son banquet ou dans sa caverne ? De la statue de Condillac s'éveillant à la vie dans un jardin et s'exclamant : « Je suis odeur de rose ! » - du ballet sauvage des Bororos exorcisant la peur et s'écriant : « Nous sommes des Araras ! » ... ? Même les très austères doctrines de Kant prenaient un tour poétique lorsque Maurice Savin évoquait « notre marche prisonnière de l'Espace et du Temps, ces deux formes à priori de l'intuition sensible ».

Certes ce n'était pas un enseignement très classique et nous eûmes quelques difficultés au Baccalauréat avec des examinateurs confits en orthodoxie pédagogique. Mais ayant tenté ma chance dans les Lettres, j'eus le privilège de suivre à Dijon les cours du grand maître Bachelard et de lui présenter quelques dissertations. Dès la première, il me dit : « Vous, vous avez été à bonne école ! »

.Les bouleversements de la guerre m'ont finalement aiguillé sur une voie bien éloignée des études philosophiques, mais j'ai gardé précieusement l'enseignement de Maurice Savin, car il nous avait ouvert les portes du monde en même temps qu'il nous avait révélés à nous-mêmes. Il nous avait appris à aller au-delà des apparences, jusqu'au comment et au pourquoi des hommes et des événements. Il nous avait appris à considérer chaque homme comme un autre nous-mêmes et réciproquement à nous situer nous-mêmes dans l'universelle psychologie. Il nous avait appris à juger des événements dans leur relativité et ainsi à ne pas nous laisser entraîner fatalement par leurs cours comme un bouchon au fil de l'eau. En nous donnant le goût d'une réflexion à la fois logique et sensible, il nous amenait à mettre à jour nos motivations les plus profondes. C'est ainsi que cet agnostique a aidé plusieurs d'entre nous à approfondir leur foi chrétienne.

Pour ce que vous avez fait de nous, merci, Maître !.

Ce long témoignage montre bien quel rôle prépondérant, un professeur peut, parfois, jouer dans la formation et la vie de ses élèves. Un autre point important est le caractère hétérodoxe de la pédagogie de Maurice Savin, en relation avec sa parfaite réussite vis-à-vis des élèves. Cet exemple, comme bien d'autres semblables, cités dans ce chapitre ou dans les précédents et suivants, ne peut que nous laisser dubitatifs sur la pertinence réelle des méthodes et instructions officielles. Il y a évidemment le sacro-saint baccalauréat et la possibilité de « tomber » sur des examinateurs confits en orthodoxie pédagogique. L'expérience des jurys du Bac. prouve qu'effectivement des élèves particulièrement brillants mais très originaux dans leur pensée et la forme de leurs dissertations, risquent d'être mal notés par de tels correcteurs si le jury, alerté par le non-moins fameux livret, n'intervient pas pour « rectifier le tir ».

Année scolaire 1938-1939.

1938-1939 le sort des filles au lycée : Paulette Brassaud née Monet

Il y avait donc à nouveau, des filles au Lycée en 1938-1939 en classe de Math-Élem. Mais quel était réellement leur "régime". Nous en avons un témoignage direct avec Mlle Monet Paulette⁶ : *Je n'ai passé qu'une année au lycée (qui n'était pas encore Jules-Renard) ... après une scolarité de la 11^e à la 1^e au "Collège de Jeunes Filles", rue de l'Oratoire, à Nevers. Ce collège n'assurait en Terminale que la section Philo, et comme je tenais à "faire Mathelem", j'ai dû m'inscrire pour cette dernière année au lycée de garçons, avec une autre jeune fille amie.*

C'était l'année 1938-1939, la promotion de Raymond Vilain qui fit ensuite la belle carrière médicale que l'on sait ... un joyeux et brillant camarade dont je garde un excellent souvenir. L'ambiance de cette classe était travailleuse mais chaleureuse.

Permettez-moi cependant d'évoquer avec ironie un détail qui surprendrait fort les élèves des jeunes générations, habitués depuis fort longtemps à la mixité : craignait-on pour notre vertu de jeunes filles sages ? De toute l'année, toutes les deux, nous n'avons pas eu le droit d'aller en récréation dans la cour avec les garçons et nous avons passé toutes ces récréations à nous morfondre au parloir ! Je crois qu'à la fin, nous savions par cœur la liste des anciens élèves morts à la guerre de 14-18, qui trônait en place d'honneur dans ce parloir !

On verra que, jusque dans les années 1950, l'idée même de mixité était rejetée par la plupart des administrateurs et que le ministère ne l'envisageait absolument pas. Mais cette ségrégation nous fait quand même sourire. Il est curieux qu'elle n'ait pas évoqué aussi le souvenir de la galerie de portraits d'anciens professeurs et élèves qui ornaient le parloir.

Mme Paulette Brassaud, née Monet, avait fait une classe de Mathématiques très brillante. Raymond Vilain avait eu, bien sûr, le Prix d'Excellence. Mais Paulette Monet avait décroché deux prix spéciaux, le Prix Achille Jacquinet *pour l'élève qui s'est le plus distingué par son travail et sa conduite* et le très convoité Prix de L'association des Anciens Élèves (Prix Emile Subert) et elle avait en plus 10 prix ou accessits. Son amie Mlle Rignault Edmée avait été nommée 8 fois. Et toutes deux avaient décroché les deux Bac, Mathématiques et Philosophie (de même que Raymond Vilain).

Ajoutons quelques détails qui illustrent à leur façon la vie du Lycée⁷. Rue Mirangron, était l'entrée du Petit Lycée, (de la 12^e à la 7^e) et durant cette année de mathélem-38/39, j'y ai souvent mené, ou pris à la sortie, mon plus jeune frère, qui avait alors 5 ou 6 ans. (Monet Guy, 11^e, qui obtint cette année-là, les prix du Tableau d'honneur, de calcul et d'histoire et des accessits en orthographe, écriture et dessin. Car même dans les toutes petites classes, il y avait des "compositions" et des prix. Autre souvenir : les 20 élèves de mathélem côtoyaient ceux de Philo, j'ai donc connu René Bonnot. Les camarades ont dû faire devant moi (petite oie blanche un peu naïve) quelque astuce sur son nom ... ce n'est que des années plus tard que j'ai appris qu'il ne se prénomait pas Jean, mais René.

Évidemment la verve malicieuse des potaches ne s'exerçait pas seulement au détriment des profs mais aussi des camarades.

Paulette Monet après avoir fait HEC (J.F.) a été secrétaire de direction à Nevers puis à Paris. Mariée en 1947, six enfants, veuve en 1961 (accident de montagne), elle a passé un CAPET de Sciences et Techniques économiques et enseigna pendant 20 ans au Lycée de Poissy.

La Saint Charlemagne 1939.

Jean-Claude Sallé⁸ a retrouvé deux exemplaires du programme de la Saint Charlemagne 1939. Ils se présentent sous couverture cartonnée beige avec un cahier intérieur de huit pages. Le programme des festivités, assuré comme l'annonce la page de couverture par le *Groupe Théâtral du Lycée de Nevers*, n'occupe en fait que la double page centrale et la moitié centrale de la première page. Le reste ainsi que les pages intérieures de la couverture sont entièrement occupées par des placards publicitaires.

La publicité. Comme on le voit, on n'hésitait pas à faire appel aux annonceurs locaux qui devaient être plus ou moins liés au lycée soit professionnellement soit en tant qu'anciens élèves ou parents d'élèves. Beaucoup sont des commerçants établis dans le voisinage. Deux annonceurs se payent une page entière *Abel Maniquet* (Postes de T.S.F. et lampes Philips) et les *Nouvelles Galeries* qui énumère tous ses rayons avec une mention spéciale pour son magasin d'alimentation *Noga*. Sept se payent une demi-page *H. Chatelain* (chemisier), *L. Vitrier* (papiers peints), la *Société Nivernaise de Chauffage et d'Hygiène*, *P. Plault* (la maison du tissu), la *Société Mosaïque de Nevers*, ancienne maison *Favret*, dont il subsiste encore la façade avec décor de mosaïque, 4 rue du Lycée (actuelle rue des Francs-Bourgeois), les meubles *Follereau*, rue de Nièvre et les *Assurances H. Métairie* et *L. Jardin*. Les autres se contentent d'un quart de

⁷ Lettre du 31 / 01 / 05.

⁸ Envoi du 14 avril 2008.

page : *Foreau*, chapelier, *J. Damanne*, tailleur, la droguerie *Bernard Jeune*, la miroiterie *L. Marceau*, les chaussures *À la Renommée*, les machines à écrire *C. Andrieux* qui représentait la marque *Japy*, la *Coutellerie Spécialisée* et, bien entendu, les produits *Félix Potin* dont le représentant était *E. Maulard*, 23 rue du Commerce. Tous ces noms rappelleront bien des souvenirs aux vieux nivernais. Mais ils représentent surtout l'essentiel des activités commerciales et artisanales de l'époque.

Les ressources ainsi dégagées par ces pages publicitaires couvraient-elles seulement le coût de l'impression du programme ou ce qui semble plus probable, les frais divers de la fête avec peut-être un reliquat pour la *Caisse de Bienfaisance du Lycée*. On peut supposer par contre que l'entrée aux deux séances prévues était gratuite car il est bien précisé qu'*À l'entracte une quête sera faite au profit de la Caisse de Bienfaisance du Lycée*.

Le Programme : Il y avait en effet deux séances annoncées, une soirée le samedi 25 mars et une matinée le lendemain, dimanche 26 mars. Les horaires n'étaient pas précisés. La couverture était ornée d'un cartouche signé *Pieuchot* représentant six garçons faisant une farandole sous une couronne rappelant celle de Charlemagne mais surmontée tel un gâteau de noces ou d'anniversaire, de la tour de la porte du Croux en guise de pièce montée. Le programme avait été imprimé par l'Imprimerie Vincent dont le cartouche figure au centre de la page 4 de couverture.

Le Samedi, le programme était vraiment chargé avec sept « morceaux » en deux parties. Au début de chaque partie, un morceau d'orchestre (dirigé par M. Fischer avec 16 musiciens), des « *Patoiseries* » (dites par G. Matz, G. Roubeau et M. Michot), des scènes de théâtre : l'acte II de *Knock ou le triomphe de la Médecine* et *La Farce de Maître Pathelin*, interprétées par 12 élèves. Une plage avait été réservée au début, pour les élèves de la Classe Infantile et des Classes Préparatoires qui interprétaient six vieux contes ou chansons mimées.

La matinée du Dimanche était consacrée à la musique avec deux morceaux de violon solo (J. Arbelet) et au théâtre avec les scènes 6 et 7 (Acte III) de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, interprétées par 3 élèves (G. Lett, P. Piffault et J. Richard). Notons que Pierre Piffault, plus tard brillant avocat, s'était, d'après les souvenirs de Jean-Claude Sallé, particulièrement *distingué dans le rôle de Metternich*.

Le groupe de théâtre proprement dit devait avoir environ 17 élèves, l'orchestre, comme nous l'avons indiqué, en avait 16. Ceci nous donne une idée de l'importance de la participation des élèves à ces activités. Elles s'ajoutaient bien entendu aux activités sportives qui en mobilisaient beaucoup plus. Il y avait aussi d'autres activités péri et para scolaires que nous évoquons au hasard des documents et témoignages.

1939 - Raymond Vilain.

Nous venons de retrouver Raymond Vilain dans les souvenirs d'une de ses camarades de Terminale. Voici un autre témoignage de M. Laudet (1944)⁹.

Tous ceux qui connurent Raymond Vilain au cours de ses sept années d'internat au Lycée, ont conservé de lui le souvenir d'un garçon très doué et très brillant, toujours premier de sa classe sans paraître pourtant faire un effort particulier.

L'esprit frondeur, il ne dédaignait pas de s'associer aux chahuts organisés. Aimant le sport, il jouait dans l'équipe de foot du Lycée.

En 1939, titulaire des bacs de Math-Élem. Et de Philo., il monte à Paris, faire médecine. Ceux qui, durant sa vie professionnelle, le côtoyèrent à l'hôpital Boucicaud témoignent de ses dons de chirurgien, mais c'est en fondant « S.O.S. Mains » qu'il acquit une renommée universelle dans le domaine si délicat de la chirurgie réparatrice.

Malgré ses succès, il savait rester simple : son humour et son anti-conformisme éclataient lors de ses passages à la Télévision ou, à la radio, à l'émission « Radioscopie » de Jacques Chancel.

Lorsqu'il nous quitta, en 1989, plusieurs de ses anciens condisciples souhaitèrent que sa mémoire fût honorée, ce qui est fait à ce jour.

⁹ BL Amicale n° 3 de 1991.

Désormais, le square aménagé près de l'église Saint-Pierre à l'emplacement de notre ancien lycée porte son nom et rappellera son souvenir.

Ce square a été effectivement inauguré en 1991.

Laudet parle de l'humour de Raymond Vilain. Celui-ci était en effet célèbre à l'hôpital Boucicaut et dans le milieu médical, autant pour sa compétence incontestée dans la chirurgie réparatrice des mains que par son humour souvent caustique. On a souvent répété ses bons mots. Le docteur Dupagne créateur du *Forum médical* en a recueilli quelques uns et nous lui empruntons ce passage :

Grand spécialiste de la main, de l'humour et de l'insolence, ce chirurgien de l'hôpital Boucicaut à Paris nous a laissé quelques phrases qui l'ont rendu célèbre :

- *Le seul plein-temps à l'hôpital, c'est le staphylocoque.*
- *On peut mettre ce que l'on veut sur une escarre, sauf le malade.*
- *Avant Pasteur, les médecins se lavaient les mains après les soins. Après Pasteur, ils se lavaient les mains avant. Depuis l'arrivée des antibiotiques, ils ne se lavent les mains ni avant ni après.*
- *L'antibiotique est un tranquilisant pour chirurgien.*

Les Anciens élèves du Lycée à Paris.

Raymond Vilain que nous venons d'évoquer, est le dernier cité d'une longue série d'élèves qui une fois leurs études achevées à Nevers, montèrent à Paris faire des études supérieures et y commencer et parfois y achever une carrière. Justement, lorsque Vilain « monte » à Paris, le nombre d'anciens élèves du Lycée de Nevers, établis à Paris est si important qu'¹⁰ *ils ont constitué un groupe très vivant d'anciens élèves du Lycée de Nevers qui se réunit périodiquement en un déjeuner, parfois présidé par l'un de nos anciens maîtres. Jean Loriot* en était l'un des principaux animateurs.

M. Christian Michelfelder.

Plusieurs anciens élèves dont Marino Carnevale, se souviennent d'un enseignant de cette époque. *Pendant ce temps, dans l'étude des « grands », Christian Michelfelder, un surveillant qui nous terrorisait, lorsque parfois, le Samedi soir, nous tombions provisoirement sous sa coupe, mettait la dernière main à son « Giono et les religions de la Terre », à paraître en cette même année 1938 chez Gallimard.*

En réalité Michelfelder ne figure pas sur le palmarès de 1937-38, mais il se trouve, comme professeur de philosophie sur celui de 1938-39 et comme professeur de philosophie et aussi de seconde en 1939-40. Il ne figure pas sur le suivant 1940-41. Un Michelfelder reparait comme Professeur-adjoint en 1941-42 et en 1942-43 mais était-ce bien le même ?. Il serait étonnant qu'il ait rétrogradé de fonction. Le nom de Michelfelder est assez répandu.

Pendant l'année 1937-38, Christian Michelfelder avait dû assurer des suppléances. Ses autres postes au Lycée devaient être en qualité de professeur - adjoint. Marino Carnevale se souvient de son allure « à la Giono » avec une cape, et de son caractère peu avenant.

Michelfelder est effectivement devenu un des spécialistes de Giono et de son œuvre en publiant en 1938 « *Jean Giono et les religions de la terre* », pendant son séjour à Nevers. Il s'est également intéressé à Gide et au surréalisme. Il avait publié des articles sur *L'École des femmes* de Gide en 1929 (date de la parution du roman de Gide), puis en 1930 sur la suite de ce triptyque : *Robert*. Il avait publié un autre article sur *L'École des femmes* de Gide, in *Cahier du Sud*, de mars 1937, n° 34, à propos de la 3^e partie du triptyque de Gide : *Geneviève ou la Confidence inachevée*. Il est également l'auteur d'un article sur *Mélusine* in *Cahier du Centre de recherches sur le Surréalisme*, n°8 p. 147. Enfin, il a écrit un article sur Rousseau intitulé *Le Précurseur*, in *Révolution Nationale*, du 21 août 1943. Il semble n'avoir rien publié après 1943.

Pendant la guerre, il avait pris partie nettement en faveur du nazisme et avait écrit des articles dans la revue *Deutschland / Frankreich*. Il prônait l'avènement d'une culture nouvelle promouvant l'idéologie nazie. Dans un article du N°2 de cette revue (1942) à propos d'une

¹⁰ Registre Amicale Assemblée générale du 13 juillet 1938.

exposition d'un artiste nazi, il affirmait sa certitude rayonnante que l'adhésion au nazisme était la voie de l'avenir¹¹.

Nous pouvons remarquer à ce propos, que le néo-paganisme que nous avons souligné dans certains discours des années précédentes, et que l'on retrouvait dans l'œuvre de Giono et du courant régionaliste et ruraliste français de son époque, pouvait coïncider avec le paganisme nazi et la renaissance des mythologies germaniques.

La prévision de la guerre : le discours de M. Coppens du 13 juillet 1939.

Le sujet choisi par M. Maurice Coppens, professeur de Cinquième, pour son discours est beaucoup plus lié à l'actualité et aux préoccupations du moment que ne le voulait la tradition universitaire. *L'industrie de l'enseignement dans le redressement national.*

Il rappelle d'ailleurs qu'une lourde menace pesait sur le pays depuis longtemps et que la guerre avait bien failli mettre à mal l'année scolaire. *Quand nous avons fait, il y a dix mois, une rentrée tardive, personne n'envisageait (l'année scolaire) sans appréhension. Et si pourtant nous voilà réunis sains et saufs, sinon intacts, il reste de telles menaces que l'école doit, elle aussi, selon la formule désormais officielle, « s'installer dans les conditions dangereuses » de la vie nationale.*

Nous n'avons pas trouvé trace des difficultés d'octobre 1938 auxquelles fait allusion Coppens. Elles semblent liées à l'imminence du danger de guerre.

Parler de *l'Enseignement* comme d'une *Industrie*, au même titre que les autres moyens de production était évidemment provocateur à plusieurs niveaux. D'abord c'était faire de cette fonction enseignante une organisation de production liée à des impératifs de rentabilité et de productivité. Mais, (même à notre époque, soixante-dix ans après), il est difficile de définir les objectifs de production de l'Éducation nationale. De plus, il inscrivait cette *Industrie* dans l'effort national de production. *Il n'est plus qu'un souci en France : produire ; et le degré de la sécurité commune s'inscrit sur le même diagramme que le chiffre des wagons chargés ou le nombre indice des kilowatts.* Elle s'inscrit donc dans une économie générale et nationale.

Enfin, il montre que cette économie générale est toute entière tournée vers la préparation d'une confrontation militaire, d'une guerre probable, qui doit mobiliser toutes les ressources de la Nation. Et il désigne l'adversaire, le Troisième Reich. *L'épreuve de force dont nous menacent des voisins « dynamiques », ce n'est pas uniquement dans le domaine militaire qu'elle trouverait ses points d'appui. La course aux armements n'est qu'un aspect d'une course à toutes sortes d'équipements techniques, où chez eux figure en bonne place l'équipement scolaire.*

Présenter *l'Enseignement* comme l'une des formes de la préparation de la guerre et de la guerre elle-même, c'est aussi transgresser un tabou ancestral qui consiste à feindre de garder les enfants et l'école à l'écart de la politique et de la guerre. On a vu comment tout au long de l'histoire du Collège et Lycée de Nevers, tous faisaient en sorte d'« ignorer » (ou tout au moins d'en faire semblant), les réalités politiques et historiques. Au point que le cours d'histoire évitait soigneusement l'époque contemporaine de même que celui de littérature feignait d'ignorer les écrivains contemporains. On a vu aussi que cette distanciation par rapport à la réalité de la vie nationale était vaine et que les élèves, en sous-main, se tenaient au courant de tout ce qui se passait autour d'eux. D'autre part, il apparaissait bien à travers les discours que nous avons étudiés, qu'à toutes les périodes critiques de la vie nationale, les enseignants étaient invités à participer dans leur enseignement même à l'effort d'armement ou de réarmement au moins moral du pays.

Maurice Coppens montre bien que cette hypocrisie de la distanciation entre l'école et la vie nationale n'a plus lieu d'être alors que le totalitarisme idéologique s'installe en Allemagne et que l'Université, à tous ses niveaux, est engagée dans le développement de tous les moyens du pays et la justification ou la popularisation des finalités politiques du régime. *Si l'Allemagne est redoutable ... c'est parce qu'elle arme aussi, et pour leurs combats propres, ces lignes Siegfried de l'intérieur qui s'appellent les laboratoires allemands, l'école allemande.*

Il dénonce l'attitude qui consiste pour les démocraties à, seulement, se récrier, s'indigner, voire rire, de cette mobilisation totale de la science et de l'instruction au service du pouvoir nazi.

¹¹ Voir à ce sujet Lionel Richard : *Le nazisme et la culture*, p. 206 et suivantes.

Bien entendu il dénonce lui aussi les aspects aberrants de cette idéologie : *Que la biologie s'y égare jusqu'au racisme, et la morale jusqu'aux mystiques ; que la chimie s'y exaspère en autarcie ; que la géographie y devienne géopolitique, et tout le reste — art, droit, littérature — un pur prétexte à propagande, [tous] ces bourgeonements monstrueux du génie germanique [ne sont pas] simple gaspillage de moyens [...] mais (ceci) trahit aussi une diversité de ressources impatientes de trouver emploi.*

Nous retrouvons bien ici le même genre de discours que pendant la guerre de 1914-1918, quand le proviseur et les professeurs soulignaient le fossé entre les efforts faits par l'Allemagne en faveur de l'enseignement et de la recherche scientifique et la négligence du gouvernement français dans ce domaine. Dans les deux cas, l'effort allemand est dévalorisé moralement et traité d'égaré ou de propagande. La grande différence entre les deux périodes est qu'à la veille de la guerre, en juillet 1914, les discours semblaient ignorer ce danger, alors que M. Coppens le dénonce vigoureusement.

Dans la mobilisation nationale pour l'affronter, il dénonce une carence : *il est une industrie qui semble écartée des urgences essentielles, une industrie négligée au regard de la défense nationale, une industrie dont le produit ne serait jugé susceptible ni de courbes publicitaires ni d'exportations bénéficiaires, c'est l'Enseignement.* Il montre que le travail de l'Université dans le domaine des idées est fondamental pour la grandeur et la force d'un pays : *Aussi bien le combat de la France [...] suppose-t-il des moyens de diverses sortes, et il parle d'un front de bataille, invisible mais réel, où c'est l'idée qui défend et conquiert pour nous.* Dans cette bataille idéologique c'est la recherche qui compte : *les hypothèses de nos savants, les visions de nos artistes et jusqu'aux vertus moyennes de nos professeurs moyens.*

En regard de cette importance, il dénonce le manque de moyens investis dans ce domaine : *tous réunis — Éducation nationale, Beaux-Arts, Loisirs, Sports — les crédits consacrés par la France à la culture humaine (on pourrait dire à l'industrie de l'homme) [...] n'atteignent pas cette année 4% de son budget ! Calculés en valeur-or, les crédits de l'instruction publique ne sont plus en 1939 que les 88 / 100^e de ce qu'ils étaient en 1914. Encore y a-t-il des gens qui semblent les trouver trop élevés ainsi ...*

Il dénonce les tentatives pour affaiblir l'Enseignement : faute de pouvoir réduire le nombre des enseignants (dans les lycées de garçons, cet effectif n'est que de 14% supérieur à celui d'avant 1914), on parlait en effet de diminuer le nombre du public scolaire en instaurant un *numerus clausus à l'entrée des Facultés et même des enseignements moyens.* Le prétexte en était que la France manquait de techniciens et d'ouvriers qualifiés mais la cause vraie de cette carence réelle était que *nos écoles professionnelles, faute de locaux et faute de maîtres, ont dû refuser des milliers de candidats ...* Il dénonce aussi le taux d'échec dans les Facultés et en voit la cause, là aussi, dans *l'insuffisant encadrement et la direction trop lâche des chaires trop peu nombreuses.* Il affirme donc que *la limitation du nombre des diplômés, telle qu'on la conçoit en France, n'est qu'un contre sens de plus sur les exemples de l'Allemagne.*

Il explique justement l'effort fait en Allemagne pour développer toutes les formes d'enseignement, notamment les instituts techniques, la généralisation de l'enseignement secondaire et « *l'université du peuple* », pour permettre l'accès aux études supérieures pour les ouvriers et paysans.

Par contre en France, les métiers de l'enseignement sont de plus en plus mal payés et mal considérés. Il donne plusieurs comparatifs à l'appui. Et il s'adresse à *l'Opinion* : *Quand il s'agit de batteries, d'escadres ou d'escadrilles, quand il s'agit de [...] dépenses de destruction : alors l'opinion française consent des sacrifices. Elle les esquive par contre quand c'est à la création que doit servir la dépense. Singuliers paradoxes ! On veut des artilleries toujours mieux fortifiées : et l'on n'a pas les gymnases qui fortifieraient les artilleurs. On veut dégager une élite plus incontestable du jeune peuple qui reçoit l'enseignement : et de cet enseignement même on travaille à éloigner les plus dignes de le donner. On place « les plus sûres défenses de la France dans les idées éternelles » ; et l'on met en veilleuse les foyers d'où ces idées rayonnent !*

Cette revendication précise et chiffrée de moyens, à tous les points de vue, est une nouveauté dans les discours de ce genre. On se contentait le plus souvent de déplorer vaguement la négligence du pouvoir à l'égard de l'Université. Ici on a l'impression d'un discours politiquement et corporativement engagé sinon revendicatif.

Il termine, bien entendu, par une allusion à *La Marseillaise* et aux *trois Républiques qui ont fait l'éducation moderne*. Il place ainsi l'École au cœur de la vie nationale : *la liberté du dehors repose sur l'école avec celle du dedans [...] c'est d'un enseignement vigoureux, serein et lucide que dépend l'équilibre nécessaire pour freiner sur l'axe que vous savez, la balance parfois partielle du destin*.

Ce discours qui sort de l'ordinaire par bien des points, contient beaucoup d'allusions à l'actualité et notamment aux formules employées par les hommes politiques comme l'expression : *placer les plus sûres défenses de la France dans les idées éternelles*, directement issue d'un discours officiel. Maurice Coppens connaissait bien l'Allemagne. Il y avait séjourné et même y avait fait un travail de journaliste. Il connaissait donc très bien les caractères du régime hitlérien et ses dangers. De plus il était très engagé dans le combat syndical, dans l'enseignement, ce qui explique aussi la virulence de son propos.

Mais ce discours, le dernier avant le conflit, montre bien aussi que le corps enseignant était parfaitement conscient de la gravité de la situation mondiale et s'interrogeait sur la résistance nationale à l'hitlérisme et la place de l'enseignement dans ce combat.

Le Lycée avant 1939 et en 2000

Un élève de la classe de Philosophie de 1939, **René Bonnot**¹², évoque curieusement le contraste entre le lycée qu'il a connu avant-guerre et le Lycée Jules-Renard en 2000. Il ne regrette pas les aspects les plus sévères du vieux "bahut", heureusement disparus :

L'époque est depuis longtemps close des "geôles de jeunesse captive". Si d'aventure en feuilletant les pages vénérables d'un antique album de famille, nous voyons surgir sur quelques photographies pâlies comme un reflet lointain, le souvenir de collégiens guindés en leur triste uniforme, nous nous étonnons de ces blouses noires à ceinturons, de ces cols raidis, qui maintenant avec leurs férules redoutées gisent dans l'oubli poussiéreux des musées, où, par bonheur en ces fringales de liberté, d'ivresse de grand air, personne n'aventure plus son loisir.

Lieu commun de jadis, mœurs qui nous semblent incroyables, - et que nous n'osons plus évoquer devant nos clairs lycées neufs ou rajeunis [...] les longues études ennuyeuses, terreur de jadis, n'existent plus, et le travail se fait aujourd'hui dans le soleil et dans la joie.

Un petit événement vécu au Lycée actuel, quoique banal, lui paraît symbolique : *En compagnie de nombreux camarades, j'assistais récemment à une petite fête scolaire. À une courte allocution d'un élève de rhétorique, que tout désignait pour cet honneur, Monsieur le Proviseur répondit, avec une affable distinction. Et je trouvai un grand sens à cet échange de paroles.*

Notre ancien élève porté par l'émotion, se croit revenu bien avant-guerre, où la classe de Première s'appelait encore Rhétorique, et cela lui permet de découvrir que, malgré tous les changements de forme, la mission du lycée, elle, n'a pas du tout changé.

Apprentissage du métier d'homme avant tout : voilà le leitmotiv qui dirige sans cesse tout enseignement reçu dans nos lycées. Tel est l'effort de nos maîtres : la maturation de l'esprit. Enseigner à vivre en noblesse et joie : donner une éducation complète qui ne supprime aucune des joies limpides de l'enfance et de l'adolescence : la liberté, l'ivresse de vivre. Créer une jeunesse plus dégagée de corps et d'esprit, que n'emprisonnent plus ni formes ni règles sévères ou absurdes, - et aussi dirigées avec une douce fermeté. Une jeunesse pleine de la conscience lentement acquise, par-delà les jeux et les rires, de sa dignité, de sa valeur d'humanité future. Nos maîtres nous lancent dans la vie, bardés de grammaire grecque et d'éléments de sciences - mais bien plus encore d'une libre et juste confiance en nous.

Ainsi se forme une jeunesse, - un avenir.

Si beaucoup d'images qu'il emploie ici renvoient au lycée moderne, par contre son vocabulaire nous reporte en un temps plus ancien. On ne donne plus aux professeurs le titre de *maîtres* et nos élèves ne sont que rarement *bardés de grammaire grecque*, mais par contre les sciences et les techniques ont envahi leur univers et pas seulement sous forme d'éléments. Cette confusion des époques, accrue par l'emploi du déterminant *nos maîtres* qui renvoie à sa

¹² René Bonnot (1939) qui avait eu le 1er prix de Français en 1ère (Prix d'honneur), obtint en classe de Philosophie le 1er prix de Dissertation philosophique (Prix d'honneur) et d'Études littéraires. Il obtint le Bac Philosophie (mention A-B) en 1939.

nouveauté. Manifestement, ces sujets se réfèrent au contenu même du cours du professeur et le dernier directement au manuel de Cahen (voir ci-dessous).

Il peut s'agir d'une question d'histoire littéraire : *Comment nous apparaît le personnage de valet dans la comédie depuis Regnard jusqu'à Beaumarchais. Ou : Expliquez ce jugement de Faguet : "Le Romantisme français n'a ressemblé en rien au Romantisme allemand et ce serait bien faire que de lui trouver un autre nom. Il a été très français, gardant toujours ses qualités ou ses défauts de clarté, d'unité, d'ordre, de composition bien ordonnée, d'abondance et mouvement oratoire qui sont les marques mêmes de notre race"*. Ces sujets supposent que l'on a étudié en classe la comédie du XVII^e et du XVIII^e siècle, pour l'un et le Romantisme pour l'autre. C'est un travail de synthèse à partir du cours et des manuels d'histoire de la littérature et qui ne suppose pas la lecture personnelle d'œuvres, mais seulement des morceaux choisis figurant dans ces manuels.

Il nous suffit de nous reporter à la liste des *Livres classiques en usage au Lycée* qui, chaque année, était imprimée à la suite du Palmarès. Nous y trouvons pour la classe de Première les titres suivants :

- Lanson et Tuffrau, *Manuel illustré de la littérature française*,
- Chevallier et Audiat : *Les textes français, le XIX^e siècle et le XVIII^e siècle*.
- Lanson : *Théâtre choisi de Racine*,
- Thirion : *Théâtre choisi de Molière*,
- O. de Julleville : *Théâtre choisi de Corneille*,
- Cahen : *Lettre à l'Académie de Fénelon*,
- C. Jullian : *Extraits des historiens du XIX^e siècle*,
- Gidel : *œuvres de Boileau*,
- (Sans nom d'auteur) : *Morceaux choisis de Victor Hugo*,
- Havet : *Les Pensées de Pascal*,
- Jeanroy : *Extraits des Essais de Montaigne*,
- Havet : 1^e, 3^e et 4^e *Provinciales*.

Nous voyons que le cours portait sur le théâtre du XVII^e siècle, Montaigne, Pascal, Boileau, Fénelon et Victor Hugo, et des morceaux choisis du XVIII^e et du XIX^e siècle. Ce qui correspond aux sujets ci-dessus aussi bien qu'à celui-ci : *Expliquez et commentez ce jugement de Buffon : "La mesure et la rime gênent la liberté du pinceau. Le style qui n'est que mouvement qu'on donne à ses pensées est nécessairement contraint par une formule arbitraire ou interrompu par des pauses qui en diminuent la rapidité et en altèrent l'uniformité"*. Ce dernier n'amène pas l'élève à s'interroger sur la poésie en tant qu'art et sur ses capacités expressives, mais seulement à reprendre la critique sévère de la poésie du XVIII^e siècle faite en classe et à conclure en célébrant la prose poétique de Chateaubriand et la poésie Lamartinienne.

Certains sujets semblent en appeler à une réflexion personnelle des élèves sur les œuvres ou les auteurs, mais en réalité, il s'agit de questions de cours conventionnelles : *Un jeune ami étranger à qui vous avez prêté un Corneille vous a écrit ses impressions. Il est étonné que la jeunesse française continue à se complaire dans la lecture d'œuvres si extraordinaires, si inhumaines et si loin de nos préoccupations actuelles. Écrivez la réponse. Après Corneille, La Bruyère : La Harpe juge ainsi les portraits de La Bruyère "Les portraits de La Bruyère sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvements. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale*.

D'autres énoncés semblent plus généraux, mais le contenu des devoirs nous montre bien qu'il s'agit de sujets uniquement littéraires comme le suivant : *Expliquez cette opinion de La Bruyère dans les "Caractères" : "Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse aimer"*. L'élève dont le devoir a été retenu ne s'y est pas trompé et a bien compris qu'on lui demandait de parler des comédiens et des auteurs comiques, des pamphlétaires et même de certains moralistes. Curieusement ce même sujet a été donné l'année suivante avec une variante qui fait dire à La Bruyère (...) *se fasse estimer*, au lieu de (...) *se fasse aimer*.

Pour le deuxième type, on trouve un appel à la réflexion à partir de deux pensées de Vauvenargues : *Il ne faut point que les hommes s'enivrent de leurs avantages, mais il ne faut point qu'ils les ignorent. Il faut qu'ils connaissent leurs faiblesses afin qu'ils ne présument pas*

trop de leur courage, mais il faut qu'ils se connaissent capables de vertu afin qu'ils ne désespèrent pas d'eux-mêmes. Ou cette autre : Commentez cette pensée de Vauvenargues : "Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir". Et une question générale sans citation : Vous est-il arrivé d'éprouver une grande émotion d'ordre artistique ? Dans quelles circonstances ? Analysez vos impressions. Ce sentiment a-t-il été durable ? Cette émotion a-t-elle eu une influence sur votre développement ultérieur.

Ces sujets, malgré l'aspect d'invitation à la réflexion personnelle des derniers cités, sont en général, traités par les élèves avec de nombreuses références littéraires comme on le leur demandait. Le contenu des rédactions ne présente pas beaucoup d'originalité, les auteurs savent bien qu'il leur faut seulement présenter d'une manière agréable et en suivant les structures classiques de la dissertation, des idées générales pour ne pas dire des lieux communs, appuyées sur des citations et références aux auteurs du programme.

Par contre la forme est souvent élégante et parfois recherchée comme les deux devoirs de René Bonnot sous forme de dialogues de théâtre sur la première pensée de Vauvenargues et sur la question de l'émotion artistique où il évoque la IXe symphonie de Beethoven et cite Nietzsche et Schopenhauer d'une manière assez pertinente. Ces deux sujets qui débute ce Cahier et sont datés de 1937-1938, sont ceux qui se prêtaient le mieux à l'expression de sentiments personnels. Pour un élève de Première, il semble que sa curiosité artistique et philosophique était assez remarquable. Le même a également traité cette année-là le sujet sur le Génie du Christianisme (en y introduisant aussi une sorte de conversation de forme théâtrale) et celui sur Corneille. M. Harris a mis une note en marge pour signaler que cet élève a obtenu le Prix de Français et aussi un 5^e accessit au Concours Général en composition française. Nous reviendrons plus loin sur lui.

Le premier devoir de l'année 1938-1939 est de Magne Hubert (jugement de La Harpe sur La Bruyère) et M. Harris signale que cet élève a eu le Premier Prix de Français et la note de 17 sur 20 au baccalauréat. Ajoutons qu'il avait obtenu également le Prix d'excellence et les félicitations du Conseil de Discipline (3 fois). Les trois autres quoique d'une écriture légèrement différente doivent être du même auteur qui aurait changé d'écriture en un trimestre, il s'agit de l'opinion de La Bruyère sur le "rire", du valet de comédie et de l'intérieur bourgeois d'après Molière.

Les quatre devoirs suivants sont aussi datés de l'année 1938-1939 et sont l'œuvre de Guillaumin Daniel qui avait obtenu un Premier Prix de Français ex-æquo et un 1^{er} accessit¹⁸ de dissertation française au Concours Général et aussi les félicitations du Conseil de Discipline (3 fois). Il, avait traité le sujet sur Vauvenargues (il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir), celui sur le rire (de La Bruyère), celui de Buffon sur la poésie et celui de Faguet sur le Romantisme.

Le dernier devoir de ce Cahier est celui de Martinon Roger et date de l'année 1941-1942. Il traite le sujet sur la lettre de Fénelon à l'Académie.

De tous ces devoirs, ceux de René Bonnot semblent seuls dépasser les limites de l'exercice scolaire. On sent qu'il s'ingénie à détourner le sujet donné pour en faire le point de départ d'une œuvre plus personnelle. L'utilisation du dialogue imaginaire lui permet de rompre la structure trop contraignante de la dissertation et d'introduire la vie et l'émotion dans l'expression des idées et des sentiments.

Pour les deux premiers sujets traités, (la pensée de Vauvenargues et l'émotion artistique), il met en scène deux jeunes gens, René (comme lui) et Pierre, le premier, sceptique, raisonneur, se méfiant des grands emballlements, et l'autre plus romantique, plus superficiel, fougueux, exalté et instable. René qui évoque sa faiblesse "*écho longuement répercuté du trouble d'une enfance maladive*" semble le reflet de l'auteur. Pierre apparaît comme le personnage que René aurait peut-être rêvé d'être. Il serait intéressant de savoir qui était réellement René Bonnot et ce qu'il est devenu. D'après nos renseignements et nos conjectures, il serait devenu professeur de philosophie, sous réserve d'homonymie.

Il apparaît en tout cas comme un fervent de poésie (Verhaeren, Rimbaud, Nerval sont souvent cités), très attiré par le romantisme (Shelley, Lamartine et la prose poétique de Chateaubriand), et par Schopenhauer et Nietzsche dont il cite plusieurs passages du

¹⁸ Seulement un 2^eme accessit d'après le palmarès du 13 juillet 1931

Zarathoustra. Il est aussi très musicien et se réfère avec précision à de nombreuses œuvres surtout de Beethoven. Le second sujet est centré sur une analyse très fine de la IXe symphonie et des émotions ressenties à son audition.

Il arrive même à transformer la dissertation sur la "*Première lecture du Génie du Christianisme au collège de Belley en 1806*" en une méditation à plusieurs voix sur l'émotion ressentie devant le spectacle de la nature, en imaginant une discussion entre des élèves de ce collège : de Virieux, de Chargères et surtout de Viguet et Lamartine derrière lesquels nous retrouvons les René et Pierre des précédents dialogues. Même chose pour le dernier sujet traité, la réponse à la lettre d'un ami étranger au sujet de Corneille. Cet ami allemand, Kurt semble très proche de Pierre, ce qui nous permet de confirmer la très grande ressemblance entre René et ... René Bonnot.

Enfin, dernière remarque mais non la moindre. Ces devoirs datent des années 1937 à 1939 et de l'année scolaire 1941-42. Or rien dans les sujets ni dans le contenu des devoirs ne fait une quelconque allusion aux événements tragiques qui se déroulaient en France et dans le monde. Cela ne veut pas dire que le professeur et les élèves s'en désintéressaient, mais que le cours de français, à cause du programme imposé, des épreuves du baccalauréat, des instructions de l'Inspection générale et de la tradition des lycées se déroulait dans un monde littéraire "hors du temps" et surtout du "temps présent". Il en était d'ailleurs de même de l'ensemble des disciplines, même en histoire, et il faudra attendre une époque très récente pour que l'actualité fasse irruption, d'une manière peut-être excessive, dans le contenu de notre enseignement.

Nous verrons plus loin que ledit professeur, en l'occurrence Édouard Harris, était lui-même déjà impliqué, dès avant mai 1941, dans un mouvement de la Résistance.